



HANTOLOGIE

Du neuf avec des vieux

*Rien de nouveau sous le soleil, disait déjà Salomon.
Vrai en toutes choses, l'adage l'est aussi pour la parfumerie.
Et c'est plutôt tant mieux.*

Par DENYSE BEAULIEU – Photos, ARISTIDE LAZO

Pour frais du jour qu'il s'affiche sur les rayons, le parfum laisse inmanquablement dans son sillage des effluves de toujours-déjà. De ces sentiments qui taquinent le coin de la narine. On connaît... Ça nous dit quelque chose. On l'a là, sur le bout de nez, mais on a beau loucher, on n'arrive pas à dépasser cette impression de déjà-vu, déjà senti, sans toutefois bien l'identifier. Esprit, es-tu là ? Car tout parfum est hanté par son passé. C'est avec les rémanences de parfums préexistants – avec ce qui leur en revient en mémoire –, que les parfumeurs composent. Mais c'est aussi sur notre propre souvenir subconscient de formes olfactives familières que jouent les nez pour rendre leurs compositions addictives. C'est-à-dire pour qu'on y revienne.

Du sang frais dans les vieilles familles

Ce fond de familiarité sur lequel ils brodent des effets inédits est la condition du succès d'un jus. *«Une odeur radicalement nouvelle ne serait-elle pas menacée d'un long purgatoire au registre des mauvaises odeurs, faute de pouvoir trouver un accord avec les sensations mémorisées ? Ce n'est que par une subtile association de connu et d'inédit que des formes olfactives nouvelles peuvent se faire adopter»*, confirmait feu le Dr André Holley, spécialiste

des neurosciences sensorielles, dans son *Éloge de l'odorat* (Odile Jacob). Les souvenirs sont donc au premier titre des ingrédients de la composition de parfum. Qu'il s'agisse d'un accord hyper-réaliste rappelant telle ou telle friandise de l'enfance, d'une variation éclairant autrement un classique, ou d'injecter du sang neuf dans une famille olfactive connue depuis des lustres, on ne fait jamais de jus neuf qu'avec du vieux.

Dans ces grandes familles aux nombreux embranchements, la plus ancienne est l'eau de Cologne, issue des alambics des moines italiens au XVII^e siècle. S'y mesurer est un exercice d'autant plus délicat que la recette en est simple : essences d'agrumes et d'herbes aromatiques, eau de fleur d'oranger... Avec sa mandarine aux teintes de soleil couchant, le *California Dream* de Jacques Cavallier-Belletrud, pour la série des *Parfums de Cologne* de Louis Vuitton, ne déroge pas au canon. Le twist contemporain de cette faux-de-Cologne provient de molécules musquées et ambrées modernes lui prêtant un volume et une rémanence auxquels ses volatiles ancêtres ne pouvaient guère prétendre... De même, mais au pôle opposé du spectre olfactif, impossible de se tromper sur le stud-book d'*Al Sahara* d'Émilie Coppermann pour The Different Company. Ciste labdanum, cannelle, encens, patchouli orientent le nez vers cette Route des épices que fantasmait un François Coty dès son *Ambre Antique* de 1907. Mais c'est à la verticalité étincelante de Dubaï plutôt qu'aux mirages orientalistes de la Belle Époque que conduit cette senteur de dunes dorées, à la langueur bousculée par des notes minérales. Du même parfumeur, cette fois pour Karl Lagerfeld, *Paris, 21 Rue Saint-Guillaume* revendique son appartenance à l'éminemment parisienne tribu des chypres. •



Rouge Trafalgar,
CHRISTIAN DIOR
21, rue Saint-Guillaume,
KARL LAGERFELD





***Pour aller cueillir ladite rose
au rayon cosmétiques, on mettra plutôt le nez
dans les rayons d'Aēsop avec Rozū
de Barnabé Fillion, rockstar de la parfumerie
arty. Cette rose-là verse dans l'archaïsme
de la potion d'apothicaire***

Mais comme l'on passerait du strict corseté d'un tailleur en gabardine à la souplesse du Lycra, ce chypre-là délaisse l'amertume iodée de la mousse de chêne, ingrédient canonique d'un genre ancré dans les tranchées de la Grande Guerre depuis le **Chypre** de Coty (encore lui) de 1917. Pimpant, acidulé, ce fruité floral déluré ne tient plus que par un trait de patchouli à sa tribu austère. C'est plutôt à la famille affranchie des chypres dits "roses", pour leur humeur enjouée, qu'appartient la chose.

***Des grandes dames
qui twistent***

Double inspiration pour **The Favourite** d'Aliénor Massenet pour Penhaligon's. Le minois poudré à frimas de l'héroïne du film éponyme, favorite de la reine Anne de Grande-Bretagne au Grand Siècle. Et l'**Ombre Rose** de Jean-Charles Brosseau (1981), pionnière de ces notes cosmétiques rose, vanille et musc dont on retrouve aujourd'hui les descendants jusque dans les flacons du Petit Marseillais au Lait. Plus inattendu dans son interprétation du vermillon de la robe "Atout-Cœur" de Christian Dior (1955), **Rouge Trafalgar** de François Demachy traduit ladite couleur *lipstick* par des fruits rouges, cassis, fraise et framboise, ravivés par la morsure du pamplemousse. Pour aller cueillir ladite rose au rayon cosmétiques, on mettra plutôt le nez dans les rayons d'Aēsop avec **Rozū** de Barnabé Fillion, rockstar de la parfumerie arty. Végétale, boisée, terreuse (patchouli, vétiver), cette rose-là verse dans l'archaïsme de la potion d'apothicaire. D'où sa radicale modernité.

Il est de ces beautés que l'on croit connaître sur le bout du nez, jusqu'à ce qu'un éclairage inédit les révèle sous un jour différent. Ainsi, le quasi-centenaire **Shalimar** (1925). Dans sa nouvelle déclinaison **Philtre de Parfum**, Thierry Wasser rhabilite le clas-

sique de dessous chics pour mieux en accuser les courbes. Plus étincelante que jamais, la bergamote a l'insolence d'un sein deviné sous la soie. Soutenue par le patchouli, l'emblématique vanille révèle ses penchants pour le cuir. La lavande dévoile l'ambiguïté de la garçonne. L'on comprend mieux dès lors pourquoi Jean-Paul Guerlain a pu qualifier jadis le parfum composé par son oncle Jacques de "*parfum décolleté*". On y plonge. Quitte à se retrouver dans de beaux draps. Ceux, par exemple, que Chanel nous invite à vaporiser de **Coco Mademoiselle L'Eau Privée**, twist de cette icône contemporaine par Olivier Polge, en version intime, comme floutée par les muscs blancs. Autre vision du parfum de peau puisqu'il exprime "*une obsession : la sensualité d'une peau au soleil*", rêve Aurélien Guichard qui le signe : **Narciso Eau de Parfum Ambrée** de Narciso Rodriguez. Une création qui outrepassa ce que l'industrie appelle prosaïquement *flanker* (déclinaison destinée à booster les ventes du "pilier"). Tropical, salin, solaire, chair de femme et de fleur à la fois (tiaré, ylang-ylang), cette version *Ambrée*, aussi magistrale que l'original de 2014, est un parfum en soi.

***Maisons classiques,
le reboot***

Soixante ans après l'intemporel **Air du Temps** (1948), Nina Ricci tirait des oubliettes **Fille d'Ève** (1956) pour repartir à la conquête des jeunes filles, en recyclant son flacon en forme de fruit interdit. Maintes fois déclinée, la pomme d'amour de la **Nina** (2006) d'Oliver Cresp trouve avec **Nina Rose** (du même) une expression nouvelle de la gourmandise. Une fleur d'oranger moelleuse comme une guimauve, saupoudrée de sucre pâtisseries, logée dans une pomme en opaline rose dragée follement Instagrammable – donc parfaitement dans l'air du temps.



Rôu,
AËSOP
Aqua Millefolia,
LE COUVENT
Coco Mademoiselle
L'Eau Privée,
CHANEL



HANTOLOGIE



The Favourite,
PENHALIGON'S
Nina Rose,
NINA RICCI
Al Sahra,
THE DIFFERENT
COMPANY

Ainsi, le quasi-centenaire Shalimar (1925). Dans sa nouvelle déclinaison Philtre de Parfum, Thierry Wasser rhabille le classique de dessous chics pour mieux en accuser les courbes

Car l'ère est au reboot, de l'iconique maison de couturier parfumeur à la griffe obscure dénichée dans le vide-grenier des marques naufragées. Ainsi, Le Galion, fondé en 1930 et remis à flot en 2014. Fin connaisseur, son fondateur Nicolas Chabot s'offre le luxe de repêcher dans le catalogue des effluves oubliés le nom d'un défunt Lanvin, *L'Âme perdue*. Un chypre animal dégoulinant de miel, d'épices, d'ylang et de patchouli, signé Rodrigo Florès-Roux. Chez Le Couvent (ex-"des Minimes") estampillé 100% vegan, *cruelty-free* et *clean beauty*, c'est le reboot au carré. D'abord de la marque, qui change de ligue en passant de Monop' à Marionnaud. Ensuite de sa direction artistique, reprise par Jean-Claude Ellena qui trouve là une nouvelle façon d'exercer son métier. On subodore dans *Aqua Millefolia* fleurant bon la verveine l'amour du créateur pour les formules simples. Plus retors, Ramdane Touhami et Victoire de Taillac recréent de toutes pièces L'Officine Universelle Buly, 1803, façon *Alien Resurrection*, puisqu'il ne reste pratiquement de la maison en question qu'un fragment d'ADN : son nom. Parfait simulacre d'une officine qui aurait été fondée sous le Consulat, leur boutique de la rue Bonaparte s'est offerte jusqu'en janvier dernier une annexe au Louvre, pour proposer huit parfums inspirés par des œuvres emblématiques. Dont une exquisite *Nymphe au scorpion*, sculpture de Lorenzo Bartolini interprétée par Annick Menardo, qui pour simuler la piqûre dudit scorpion a utilisé la toxique amande amère. Citons enfin Violet Parfums, fondé en 1827 et tiré des oubliettes par Anthony, Paul, Victorien, trio d'étudiants de l'École Supérieure du Parfum en guise de stage en entreprise. Lesquels font appel à un autre ancien de l'ESP, Patrice Révillard, pour *Cycle 001*. Un parfum à l'iris édité à 1000 exemplaires qui ne verra le jour que s'il collecte assez de fonds sur la plateforme de crowd-funding Kickstarter. Par-delà la réanimation d'une marque-zombie, c'est l'invention d'un nouveau genre : le parfum virtuel. Furieusement 2020. ●